

quart du matin ; il dura une minute. Pendant ce temps la terre fut continuellement agitée. Les alarmes des missionnaires, en cette occasion, furent extrêmement augmentées par les naturels qui les entouraient, et qui semblaient frappés d'une terreur panique. Ils se mirent à pousser de grand cris. Le bruit du ressac sur le rivage fut plus fort que de coutume. Plusieurs naturels étant venus visiter les frères dans la matinée, ceux-ci leur parlèrent du tremblement de terre. L'impression qu'il avait produit sur eux paraissait être purement passagère. Ils l'imputèrent à l'odoua, ou esprit, dont ils ont quelques notions confuses ; ils lui assignent tout ce qui surpasse leur intelligence, et dont ils ne connaissent pas la cause immédiate. Du reste, ils ne montrent pas beaucoup de respect pour les figures de ces odouas. Deux frères étant allés visiter le fiatouka d'un chef mort récemment, les Indiens assis à l'entour en assez grand nombre leur montrèrent deux troncs de bois grossièrement sculptés en figure humaine, disant que c'étaient des odouas apportés de Fidji. Les missionnaires leur représentèrent que ce ne pouvaient être des esprits, que ce n'étaient que des morceaux de bois, bons seulement à faire du feu. La manière dont les Indiens maniaient et poussaient ces idoles, semblait indiquer qu'ils n'avaient pas une bien grande idée de leur sainteté.

Ambler dit aux missionnaires que ce tremblement de terre était le quatrième qui arrivait depuis son arrivée dans l'île, dix-huit mois auparavant. Le 7 juillet on en ressentit un second qui ne fut ni si fort, ni de si longue durée que le précédent. Le 29 dans l'après-midi, on en éprouva un autre. Les Indiens, suivant leur usage, poussèrent de grands cris. Ces secousses si communes sont quelquefois si violentes, qu'elles renversent les maisons et les arbres.

Les plus grands désagrémens que les frères essayèrent, vinrent des Anglais établis à Tongatabou, et dont la conduite justifia pleinement l'idée peu favorable que leur mauvaise mine faisait concevoir de leur caractère. Ambler les insulta grossièrement ; et d'un ton impérieux, leur dit de quitter l'île : les frères s'en plaignirent à Tougahaou, qui entra dans une grande colère, envoya chercher Ambler, et malgré les efforts de ce misérable, pour pallier ses expressions, lui donna une rude semonce : Tougahaou lui déclara qu'il n'avait aucun droit ni à la maison, ni à aucun des objets appartenant aux frères, et lui ordonna de ne pas les tourmenter à l'avenir.

Mais le ciel voulait mettre leur patience à l'épreuve, et comme si ce n'eût pas été assez des deux garnemens qui étaient à Tongatabou, il en arriva un troisième, Morgan Bryan, Irlandais,



et ancien compagnon des deux premiers; il demeurait aux îles Hapai. Il arriva chez les frères peu de jours après les obsèques de Moumoué. Pendant sa visite, il donna aux frères des preuves si nombreuses de la dépravation de son cœur, qu'elles excitèrent chez eux le désir de ne jamais le revoir chez eux. Ce vaurien revint dès le lendemain, et leur demanda des outils de fer qu'ils lui refusèrent. Il reparut l'après-midi avec Ambler, et tous deux accablèrent les frères d'injures; Ambler savait cependant que leur provision d'outils n'était pas considérable; Morgan eut l'indignité de leur dire que s'ils ne lui accordaient pas ce qu'il désirait, il saurait avant dix jours prendre les moyens de se satisfaire.

Deux jours après, Connelly dit aux frères que les chefs en buvant l'ava avaient formé le projet de saisir la première occasion de leur enlever tout ce qu'ils possédaient, et qu'ils attendaient le retour du vaisseau et son second départ, parce qu'ils espéraient qu'alors la quantité des marchandises à prendre serait plus grande. Les frères n'eurent aucun motif de révoquer en doute la vérité de ce rapport; car ils savaient qu'il n'y avait pas un seul individu dans l'île qui, si on l'interrogeait, ne répondit qu'il mourait d'amour pour les objets qu'ils avaient chez eux. Cet avis les alarma beaucoup, et ils songèrent aux mesures à

prendre dans cette conjoncture critique. Après avoir délibéré, ils pensèrent que le plus sûr moyen de conserver leur vie, que les sauvages ne tarderaient pas à sacrifier pour assouvir leur avidité, était de se séparer, d'aller deux par deux se mettre sous la protection des chefs les plus puissans, et de placer leurs biens sous leur sauve-garde. Ils jugèrent que par là leurs personnes seraient en sûreté, et qu'au moins ils sauveraient leurs livres. Mais comme il était bon d'avoir un centre commun pour se réunir, il fut résolu que quatre d'entre eux resteraient auprès de Tougahaou.

L'après-midi deux des frères, accompagnés de Connelly, coururent chez Tougahaou; il eut l'air assez indifférent à ce qu'ils lui racontèrent de leurs desseins; cependant il témoigna le désir d'avoir sa part de leurs effets, s'ils se séparaient. Il fut invité à venir à la maison, et on ouvrit toutes les caisses devant lui; il prit quelque chose dans chacune et s'en alla satisfait.

Le lendemain il les pria de rester avec lui; les frères virent aisément qu'il ne leur adressait cette invitation, que parce qu'il espérait recevoir un présent considérable au retour du vaisseau. Toutefois plus ils réfléchirent sur ce sujet, plus ils se convainquirent qu'ils auraient tort de rester ensemble. Ils avaient été témoins d'un gaspillage considérable de subsistances dans les cérémonies.



des obsèques de Moumoué, et l'affluence journalière des étrangers leur donnait lieu de supposer qu'il continuerait probablement; ils étaient sûrs qu'on en éprouverait de tristes résultats dans la saison de la disette qui approchait. Ils possédaient beaucoup d'objets qui ne pouvaient manquer de leur concilier l'affection et l'amitié des chefs près desquels ils se fixeraient, et de leur procurer les moyens de passer moins durement le temps de pénurie. Ils en souffriraient davantage, s'ils ne se séparaient pas, puisqu'il était plus aisé pour un chef de pourvoir à la nourriture de deux personnes qu'à celle de dix; de plus étant dispersés, ils espéraient apprendre plus facilement la langue de l'île. En conséquence ils rendirent une nouvelle visite à Tougahaou, et l'informèrent de leur résolution: il eut l'air de l'approuver; toutefois ils savaient qu'intérieurement il en était dépité. Les frères parlèrent à Molicemar; ce chef consentit à prendre deux d'entre eux. Ensuite ils s'adressèrent à Feinou Allavallo, femme que l'on considérait comme le plus grand chef de sa famille; elle était sœur de Tougahaou, et mère de Feinou Tovago. Elle répondit qu'elle prendrait avec plaisir deux des missionnaires auprès d'elle; mais que son frère voyait avec peine qu'ils le quittaient; qu'ayant débarqué sous sa protection, il désirait qu'ils y restassent, et qu'il regarderait comme son en-

nemi déclaré quiconque essaierait de les débaucher d'auprès de lui. Ainsi elle conseilla aux frères d'aller seulement passer quelques jours chez les chefs, puis de revenir chez Tougahaou; et elle finit par leur assurer qu'ils seraient toujours les bien venus chez elle. Cet avis fut adopté pour le moment, et l'on convint de rester comme l'on était.

Ils ne tardèrent pas à éprouver de nouveau des effets de la mauvaise volonté de leurs compatriotes. Founogghé, jeune homme chef de Lefouga, une des îles Hapaï, et l'insulaire le mieux fait qu'ils eussent vu, étant venu à Tongatabou, avait conçu de l'attachement pour eux. Il prononçait très-bien plusieurs mots anglais qu'Amblar lui avait appris, et montrait une facilité étonnante pour retenir tous ceux qu'on lui enseignait. Un jour il informa les frères que Morgan et Amblar avaient employé tous leurs efforts pour irriter contre eux l'esprit des insulaires, disant: « Ces hommes sont de la classe inférieure; et nous nous sommes des eghis (chefs), fils du roi d'Angleterre. » Ils les avaient aussi excités à attaquer et à piller les frères. Ceux-ci pensèrent qu'il était à propos de quitter leur maison et d'en occuper une plus grande, qui était contiguë à l'enceinte de celle du roi. Il y consentit, et dès le soir même ils y transportèrent tous leurs effets. Le temps avait manqué



pour emmener les cochons; le lendemain, lorsque les missionnaires vinrent les chercher, ils trouvèrent l'étable brisée et un seul de ces animaux; il y en avait deux autres tout près de là, et après bien des recherches, ils en recouvrèrent un autre. Sur neuf il ne leur en restait que quatre.

Ambler et Morgan, instruits que les missionnaires les soupçonnaient d'être les voleurs, accoururent chez eux et les injurièrent; Morgan poussa même la brutalité jusqu'à donner un coup de pied à un de ces braves gens. Ceux-ci voyant ces misérables disposés à continuer, perdirent patience et rendirent les coups. Morgan frappa d'une massue le frère qu'il avait déjà maltraité; heureusement il ne lui fit pas grand mal. Comme ces vauriens avaient à faire à trop forte partie, ils décampèrent en vomissant les plus horribles imprécations contre les frères et contre eux-mêmes, s'ils ne leur prouvaient pas leur inimitié et ne les tuaient pas avant le matin.

Dans la soirée les frères considérèrent de nouveau s'il leur convenait de rester ensemble. Indépendamment des raisons déjà alléguées contre ce parti, on observa que l'on ferait moins de progrès dans la langue de l'île que si l'on ne pouvait converser qu'avec les naturels. Enfin on résolut de partager les marchandises. Le roi, instruit de la décision, y donna son consentement.

Le lendemain le partage se fit. Morgan et Ambler revinrent. Leur conduite fut plus pacifique que la veille; mais le surlendemain ce fut le tour de Connelly de jouer son rôle. Il demanda un manteau pour Fatafé; il insista pour qu'on le lui remit tout de suite, disant qu'il était promis depuis long-temps. Son ton impérieux choqua les frères, qui d'ailleurs ne se souvenaient nullement de rien de pareil. Il revint le jour d'après, et reçut la même réponse. Alors ce scélérat jura de faire aux missionnaires tout le mal qu'il pourrait, et de tuer le premier qui lui tomberait sous la main. Ainsi ces pauvres gens, exposés à mille dangers de la part des païens, en éprouvaient encore plus de leurs propres compatriotes.

Tamaïfema, chef célèbre par son courage, mourut le 17 juillet. Les trois coquins profitèrent de cette circonstance pour nuire aux missionnaires, en faisant croire aux naturels que le dieu de ceux-ci, pour exaucer leurs prières, tuait les habitans de Tongatabou. Comme c'était le quatrième chef qui terminait sa carrière depuis qu'ils étaient dans l'île, ces hommes simples dirent qu'en effet ils ne mouraient pas si vite auparavant; et attribuant tout à la même cause, ils ajoutèrent que si les frères continuaient à prier et à chanter, il ne resterait pas un chef en vie. Cette idée, qui ne pouvait provenir que du père du mensonge, qui agis-



sait dans ces enfans de désobéissance, semblait calculée pour créer de nouveaux embarras aux frères; mais ils se consolait par l'espérance que Dieu serait leur soutien.

Différentes personnes leur parlèrent, le lendemain 18, dans le même sens. Cette idée se répandait avec une rapidité singulière. Les efforts des frères pour persuader le contraire aux naturels furent d'abord infructueux. Quatre jours après, un des frères, qui avait demeuré quelque temps chez Yardji, chef de Moua, où un grand concours de peuple s'était rassemblé pour célébrer une fête, s'aperçut que l'esprit de ces insulaires avait été imbu de l'opinion si dangereuse pour les missionnaires, et apprit que les trois coquins en étaient les auteurs et les propagateurs très-actifs. Mais Dieu confondit leur malice, et fit à un certain point retomber sur leur tête le mal qu'ils méditaient. Lorsque l'on raconta au missionnaire le bruit qui courait, Yardji était présent et témoigna le plus grand déplaisir à la personne qui parlait. Ambler s'efforça aussi d'empoisonner l'esprit de Douganaboula, qui ne l'écouta qu'avec indignation et le chassa de sa présence. Quelques jours après ce misérable se prit de querelle avec un des charpentiers du chef, lui donna un coup de pied dans la poitrine, et le maltraita de la manière la plus révoltante. Celui-ci se plaignit à son maître. Ambler, au lieu de faire

des excuses sur sa conduite, chercha au contraire de la justifier d'un ton très-insolent. Douganaboula lui ordonna de sortir, en le menaçant de le faire mourir, si jamais il se montrait de nouveau devant lui. Ambler s'en alla chez Fatafé, de sorte que ces trois vauriens furent réunis, et purent comploter de nouveau. Cependant l'effet de leurs machinations n'était guère redoutable, puisqu'elles avaient été si promptement et si efficacement détruites sans l'intervention des frères.

Quelques jours avant le retour du *Duff*, Connelly envoya demander aux missionnaires si leur intention était d'informer le capitaine Wilson de ce qui s'était passé entre eux et lui et ses camarades, insinuant que s'ils le faisaient, il en résulterait de grands inconvéniens pour les uns et les autres, parce que, d'un côté, le capitaine ne leur donnerait pas ce qu'il leur avait promis, et sans doute ne les menerait pas en Chine; et que, d'un autre, les frères auraient à se reprocher les suites de leur conduite, si elle n'était pas conforme aux vœux des trois consorts. On lui répondit que l'on n'avait envie, ni de leur faire du tort, ni de se quereller avec eux, et que s'ils voulaient aller à la Chine, on ne les en empêcherait pas.

Douganaboula comblait constamment les frères de marques de bienveillance; cependant ils ne purent que tirer un augure peu favorable d'un sin-



gulier trait de sa conduite. L'un d'eux étant occupé à abattre du bois pour brûler, un naturel lui enleva la grande hache dont il se servait. Le soir du même jour des voleurs entrèrent pendant la nuit dans leur maison, et pillant le premier coffre qu'ils rencontrèrent, s'en allèrent avec une quantité de quinquina, de jalap, de nitre, etc.; mais ces objets n'ayant pas été de leur goût, ils les laissèrent dans la cour, où ils furent trouvés le lendemain matin; et il ne manqua ainsi que quelques habits qui s'étaient trouvés sur le coffre.

Deux jours après Dougonagaboula leur envoya un présent de vivres qui leur fut très-agréable. Quelle sensation pénible ils éprouvèrent ensuite, lorsqu'ils apprirent qu'il avait accepté avec des marques de plaisir la grande hache de l'homme même qui l'avait volée, et qu'après lui avoir fait des compliments sur sa dextérité; il l'avait envoyé à Vavao, pour qu'il fût absent à l'arrivée du *Duff*! Cette action leur donna une idée de ce qu'ils auraient à attendre, lorsque leur intérêt se trouverait tant soit peu opposé à celui de leur grand ami. Cependant tout ce qu'ils possédaient était chaque jour à sa discrétion, s'il lui prenait envie de les piller. Cette contradiction leur parut fort étrange.

Il marquait tant de sollicitude pour eux, qu'une fois il leur envoya dire que devant sous peu de jours aller à Moua, et craignant qu'ils ne fussent à court

de vivres pendant son absence, il les invitait à l'y accompagner; il leur offrait en même temps de mettre en lieu de sûreté tout ce qu'ils possédaient jusqu'à son retour, qui devait avoir lieu dans deux lunes. Les frères qui attendaient le retour du *Duff* beaucoup plus tôt, déclinaient poliment l'offre de Dougonagaboula, et ne purent en cette occasion assez admirer la bonté de Dieu, qui a tous les cœurs dans sa main, de ce qu'il avait inspiré de si grands sentimens de bienveillance pour eux à un homme auprès duquel on avait essayé tant d'efforts pour l'irriter contre eux.

Les chefs auprès desquels les frères étaient allés deux à la fois, conformément à leur plan, passer de temps à autre quelques jours, les avaient toujours fort bien traités; ces hommes puissans et ceux avec lesquels ils avaient eu quelque rapport les comblaient de présens. Ceux que les frères en recevaient alors étaient si considérables, qu'ils pouvaient envoyer ou apporter avec eux de bonnes provisions de vivres quand ils revenaient au quartier-général. Ceux qui étaient à Ardeo chez Vardji, fils de Douatonga-Féféné, qui paraissait être la femme de Tongatabou la plus élevée en dignité, furent questionnés par ce chef sur le contenu du livre qu'il les trouva occupés à lire. Ils tâchèrent de lui faire entendre le sujet sacré dont il traitait; il eut l'air de les comprendre et le dit



à sa mère assise près de lui. Vardji était d'ailleurs un excellent précepteur pour eux; il profitait de toutes les occasions pour les instruire de la manière la plus claire du sens des mots et du nom des choses. Ils avaient une maison qui n'était que pour eux seuls. Ils s'efforçaient de reconnaître cette bienveillance, en lui rendant, ainsi qu'aux naturels qui l'entouraient, les services qui étaient en leur pouvoir. Ils arrangèrent à l'européenne la pelouse qui était devant leur maison, et se mirent à cultiver leur jardin. Alors ils apprirent aux naturels à se servir de la bêche pour fouir la terre, et plantèrent des ananas. Vardji venait avec tout son monde les aider dans leur travail.

Il avait pour voisin Touboucovalou, son parent, qui accueillit les frères de la manière la plus hospitalière, et leur donna beaucoup de vivres. En revanche ils lui firent présent de quelques outils et de quelques assiettes de faïence. Le dimanche, ayant dit qu'ils ne travaillaient point et qu'ils consacraient entièrement cette journée à honorer Dieu, il leur demanda très-gaîment si ce jour-là ils mangeaient. Quand il sut que ce n'était pas défendu, il leur fit apporter de quoi dîner abondamment, et joignit à ce don des plantes, des arbrisseaux et des graines pour leur jardin.

Les terres de Vardji étaient les mieux cultivées de l'île. Parmi les chefs il avait le territoire le

plus étendu; il n'était pas tenu comme eux à l'obligation de fournir à Dougonagaboula aucune de ses productions. Le nombre de ses domestiques était très-considérable.

Fatafé se montra toujours le même envers les frères; ils n'eurent qu'à se louer de sa conduite. Ceux qui allèrent à Moua, où il résidait, trouvèrent tout en assez mauvais ordre; rien n'était réparé; ils y virent entre autres quelques maisons qui tombaient en ruines. On n'osait y toucher, parce qu'on les regardait comme sacrées. On leur dit que c'étaient les demeures des esprits; ils y trouvèrent des blocs de bois, des pierres et des paquets de haillons, qui étaient regardés comme des esprits, puisqu'ils venaient des îles Fidji. Fatafé était très-superstitieux; il passait pour un odoua. Cela ne l'empêchait pas d'être très-adonné au plaisir, d'aimer à chanter et à danser. Ainsi on voit qu'il avait ce que nous appelons une dévotion commode. Il avait plusieurs femmes, les premières du pays. L'une d'elles, Doubaoumaofer, fille de Moumoué, avait presque les traits et le teint d'une Européenne; car elle sortait fort peu, et s'exposait rarement au soleil ou au grand air.

Les terres autour de Moua étaient mal cultivées et couvertes de mauvaises herbes. On voyait cependant plusieurs beaux enclos plantés d'une



grande diversité d'arbres et d'arbustes dont les fleurs exhalaient une odeur délicieuse.

« Les fiatoukas de Moua sont remarquables, dit le narrateur. C'est là que reposent depuis plusieurs générations les cendres des Fatafés. Quelques-uns sont très-grands et tombent en ruines, entre autres le plus grand. La maison du sommet s'est écroulée; la surface de l'enclos et la tombe même sont couvertes de broussailles et de mauvaises herbes. »

Fatafé vint voir les missionnaires un dimanche, et les pria de le raser. Ils lui dirent qu'ils ne faisaient aucun ouvrage manuel le jour de l'odoua, et qu'ils le priaient de les excuser. Bien loin de se formaliser du refus, il en fut édifié. En général la conduite des frères surprenait beaucoup les naturels, en la comparant à celle des autres Anglais, qui ne faisaient rien, ou se livraient sans réserve à la fougue de leurs désirs : l'un avait quatre femmes, un autre trois, le troisième deux. Il n'était donc pas surprenant que les frères ne pussent pas sympathiser avec eux : c'est pourquoi ils ne s'étaient pas établis chez Fatafé, malgré les instances répétées de ce chef.

Enfin arriva le jour où ils furent entièrement délivrés des inquiétudes qu'ils auraient pu encore concevoir des mauvais desseins de ces hommes. Le 19 août on vint annoncer aux frères, qui de-

meuraient à Ehifo, que le *Duff* était mouillé dans le port de Tongatabou. Trois d'entre eux se mirent aussitôt à chercher une pirogue pour les conduire à bord; n'en ayant pas pu trouver, deux prirent le parti d'aller par terre. Ils avaient déjà parcouru à peu près sept milles le long de la côte, lorsqu'ils rencontrèrent un grand nombre de naturels. L'un d'eux leur remit un billet qu'un des frères leur écrivait. Cet Indien avait déjà fait plusieurs messages de ce genre, et en connaissant la nature, il s'efforça d'en expliquer l'usage à ses compatriotes. Leur curiosité en fut excitée à tel point, qu'ils se décidèrent à l'accompagner, pour lui voir donner le papier, et connaître par là si ce qu'il leur avait dit était vrai ou faux. Quand ils aperçurent la joie des frères en ouvrant le billet, ils parurent frappés d'étonnement, et ne furent pas peu embarrassés de s'apercevoir de ce que, par ce moyen, les frères savaient aussi bien qu'eux que le vaisseau était arrivé et mouillé près de Panghaïmodou.

Deux jours après, plusieurs chefs, et entre autres Fatafé, vinrent à bord; il renouvela ses sollicitations auprès de Buchanan, un des frères, pour qu'il le suivit à Moua, et y demeurât auprès de lui; il rappela les promesses qu'on lui avait faites à ce sujet, à la première relâche du *Duff*, et toutes les marques de bienveillance qu'il avait données. Il protesta de nouveau de son attachement et de